

# LES REVUES D'ETUDES ARMENIENNES EN EUROPE

1843-1994

Dans un ouvrage publié en 1895 à Venise<sup>1</sup>, le P. Karékin Zarbhanalian faisait un premier bilan remarquable du développement des études arméniennes en Europe aux XVII<sup>e</sup> XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, période correspondant à peu près à la naissance et au développement de l'Orientalisme et des études arméniennes en Occident, auxquels la publication de revues savantes est étroitement lié. C'est pourquoi il nous a tout d'abord paru nécessaire de présenter le contexte dans lequel les études arméniennes se développèrent en Europe.

Après quoi, outre la présentation sommaire des revues publiées à ces époques, nous nous proposons d'observer l'évolution des «revues d'études arméniennes» avant et après 1920, date charnière qui marque la naissance forcée des communautés arméniennes d'Occident.

## *1— Les débuts de l'Orientalisme en Europe et les études arméniennes*

L'intérêt porté par l'Europe aux Arméniens s'est singulièrement accru lorsque François I<sup>er</sup> contracta alliance avec le Grand Turc. Celle-ci se traduisit notamment par l'établissement d'un ambassadeur permanent à Constantinople, dont la présence facilita grandement l'ouverture de l'Empire ottoman aux «orientalistes» français soucieux d'accéder aux littératures orientales, et principalement aux œuvres grecques. La littérature arménienne attira leur attention bien plus tard, même si les premiers imprimés et manuscrits arméniens entrent dans les collections du roi au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle — leurs reliures aux armes d'Henri II l'attestent<sup>2</sup>. C'est en effet dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion de Colbert,

1. Ուսումնասիրութիւնք հայ լեզուի եւ մատենագրութեան յԱրեւմուտս (ԺԴ-ԺԹ դար) :

2. Cf. ms. 107 du fonds arm., Rés. p.V.105 (*Livre du Vendredi*, Venise, impr. D.I.Z.A., [1511] et *Les horoscopes et l'astronomie*, Venise, impr. D.I.Z.A., [1511]) et Rés. Ya. 121 et 122

qu'une véritable politique d'acquisition d'ouvrages arméniens est inaugurée, ainsi qu'en témoignent les instructions données par le ministre français à Antoine Galland, juste avant son troisième voyage en Orient, en 1679. Il vous faut acheter, dit-il, «*tous les anciens livres arméniens qui se pourront trouver, et surtout les livres d'histoire d'un certain auteur, nommé Moïse [de Khorène], en cette langue, comme aussi les traductions de la Bible arménienne, écrites anciennement, parce que depuis peu on a imprimé la Bible arménienne en Hollande*»<sup>3</sup>.

La bienveillance de Colbert à l'égard de ces orientaux s'exprime aussi par les facilités d'installation octroyées à l'imprimeur Oskan Erewanc'i, pour lequel il obtient de Louis XIV, le 11 août 1669, l'autorisation d'établir son atelier à Marseille<sup>4</sup>. La présence d'une imprimerie arménienne en France, comme la qualité de son maître d'œuvre, l'éditeur de la Bible de 1666, ne laissent pas indifférent les milieux lettrés parisiens proches du pouvoir. Richard Simon, Pontchâteau et le flamboyant Arnauld rencontrent en effet l'évêque Oskan Erewanc'i, qui leur procure la profession de foi de l'Eglise d'Arménie publiée par Arnauld dans la *Perpétuité de la foi* (Paris 1674)<sup>5</sup>. Cette élite catholique, qui s'oppose alors, sous l'œil intéressé de la Cour, aux théologiens protestants, cherche à démontrer la légitimité de ses conceptions religieuses en étudiant les œuvres des pères de l'Eglise orientale et les liturgies locales, figées depuis les premiers siècles du christianisme et considérées comme les plus proches de l'enseignement du Christ. On comprend dès lors l'enjeu politique que ces disputes théologiques recouvrent, dans une Europe secouée par la Réforme, et le rôle dévolu aux Eglises orientales.

C'est dans ce contexte que les premiers efforts pour se procurer les principaux textes liturgiques et des manuscrits arméniens sont entrepris en Orient. Ils se traduisent parfois par des démarches directes de l'ambassadeur de France à Constantinople auprès du patriarche arménien, comme ce fut le cas du marquis de Bonnac qui, le 25 septembre 1720, «*prie Mon-*

(*Calendrier simplifié des [fêtes] d'Arménie*, Venise, impr. D.I.Z.A. [1512] et *Livre de cantiques*, Venise, impr. D.I.Z.A. [1513]), acquis par Guillaume Postel auprès d'Arméniens de Venise à son retour d'Orient.

3. BN, ms. suppl. grec 932, f° 197; H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, I, Paris 1902, p. 206. Un exemplaire de la Bible arménienne d'Amsterdam fut offerte à Louis XIV en août 1669, lors du passage à Paris de l'éditeur, Oskan Erewanc'i, qui y inclut une dédicace latine spécialement adressée au roi de France (Rés. A. 2319).
4. Cf. J.-L. Bory, *Les origines de l'imprimerie à Marseille*, Marseille 1868, p. 85, qui publie le texte complet de l'autorisation royale.
5. La plupart des professions de foi des Eglises orientales utilisées par Arnauld étaient aux mains d'Eusèbe Renaudot, qui les offrit à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, d'où elles

*sieur le patriarche arménien de Constantinople de vouloir bien certifier que ce livre est un des livres de leur Église et qu'il contient sa croyance...*»<sup>6</sup>. Mais aussi par une collaboration avec les milieux catholiques arméniens; qu'il s'agisse des Dominicains du Nakhitchévan, dont le sort ne laisse pas insensibles les rois de France, ou encore de prêtres formés à Rome, comme Yovhannès Holov Kostandnupolsec'i, censeur attitré de la Sacré Congrégation De Propaganda Fide auprès de l'imprimerie arménienne de Marseille. Mais on ne compte, selon l'abbé de Villefroy (1690-1777), que six manuscrits dans les collections du roi et deux dans la collection de Colbert à la mort de Louis XIV<sup>7</sup>.

Mais c'est essentiellement la mission de l'abbé Sevin en Orient — d'août 1728 à avril 1730 — qui donne soudain au fonds des mss arméniens une certaine consistance. Pas moins de cent-trente quatre pièces sont acquises par ce dernier en moins de deux ans. Sa correspondance avec le ministre Maurepas et l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi, révèle bien les circonstances dans lesquelles la recherche et l'acquisition des manuscrits se sont opérées à Constantinople et ailleurs.

Dans une lettre à Maurepas du 22 décembre 1728, peu après son arrivée sur les rives du Bosphore, Sevin remarque, en parlant des manuscrits arméniens, qu'«on en est peu fourni en Europe, et en ce genre on peut faire une assez bonne récolte. La plupart des ouvrages de Nestorius, de Dioscore et de quelques autres hérétiques fameux ont été traduits en cette langue et il seroit important de les recouvrer, ainsi que divers morceaux historiques composés anciennement par les Arméniens...»<sup>8</sup>.

Cette recherche forcenée des sources arméniennes, qui commence un peu plus tardivement en Angleterre, intéresse tout à la fois les milieux missionnaires jésuites et capucins, qui travaillent alors dans l'Empire ottoman, et les premiers «orientalistes», qui se recrutent le plus souvent au sein des docteurs de Sorbonne, clercs formés dans l'esprit de la Contre-Réforme et du Jansénisme.

Outre Oskan Erewanc'i, que nous avons déjà évoqué, l'archevêque et éditeur Thomas Vanandec'i et sa famille, installés à Amsterdam de 1695

passèrent à la Bibliothèque nationale pendant la Révolution: cf. Omont, op. cit., pp. 185-186; elles sont maintenant regroupées dans le ms. 145 du fonds arménien.

6. Cf. l'exemplaire de la Bibliothèque nationale de l'*Ordonnance des prières communes des Eglises arméniennes*, Constantinople, 1712, qui renferme les certificats manuscrits de l'ambassadeur et du patriarche collés sur les pages de garde (B.N. B. 3604).
7. «Catalogue des manuscrits arméniens de la Bibliothèque du Roy, dressé en 1735 par l'abbé de Villefroy», in G. MONTFAUCON, *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum. nova* (1739), II, pp. 1015-1027
8. B.N., ms. n. acq. françaises 5384, ff. 71-73, cité par Omont, op. cit., I, pp. 453-454.

à 1718, contribuèrent puissamment au développement d'une première école d'arménisants, dont le plus fameux fut leur élève Johan Joachim Schröder, qui publia un *Thesaurus Linguae Armenicae* chez les Vanandec'i en 1711. Parmi les clercs de la génération suivante, Mékhitar de Sébaste, que l'on peut considérer comme le principal héritier spirituel de ces deux prélats arméniens, eut le mérite de bâtir un établissement durable, au sein duquel ses disciples trouvèrent d'excellentes conditions de travail, et de poser les fondements d'un véritable centre de recherche, dont les objectifs pédagogiques étaient bien précisés: tracer une voie médiane entre les civilisations d'Orient et d'Occident. Dès lors, la publication de revues savantes s'avérait indispensable, comme lieux d'échanges privilégiés et facteur de mutation de la société arménienne. Ainsi naquit en 1843 la fameuse revue des P.P. Mékhitaristes, *Pazmavèb*, qui contribua, parallèlement aux publications en volume, à révéler les trésors de la littérature arménienne et notamment de sa littérature patristique de traduction.

## 2— Les revues d'études arméniennes fondées en Europe avant 1920.

Outre *Pazmavèb*, on compte à peine trois revues d'études arméniennes publiées en Europe avant 1920, date charnière marquant la naissance des communautés arméniennes d'Occident de l'après-génocide: *Handès Amsoria* (Vienne, 1887-...), *Panaser* (Paris, 1899-1907) et *Hantès Hayakidoutian/Zeitschrift für Armenische Philologie* (Marbourg, 1901-1902). Elles ont toutes une particularité en commun: elles sont exclusivement rédigées en arménien et émanent soit d'une institution, les P.P. Mékhitaristes de Venise et de Vienne, soit de savants établis en Europe (Garabèd Basmadjian pour le *Panaser* et Abgar Hovhannessian/Hakob Manandian pour le *Handès Hayakidoutian*). Quant à des périodiques comme *Anahid* (Paris, 1898-1949) ou *Hamalsaran* (Paris, 1899-1902), ils ne peuvent pas être considérés comme des revues d'études arméniennes *stricto sensu* et ne sont pas pris en compte ici.

Relativement à *Handès Amsoria*, l'équivalent viennois de *Pazmavèb*, on discerne dès les premiers numéros, en 1887, un objectif similaire à celui des P.P. Mékhitaristes de Venise: donner priorité à la pédagogie en ouvrant grande les portes de la modernité devant les lecteurs arméniens assoiffés de progrès, notamment citadins, tout en contribuant au développement des études arméniennes. Ainsi, dans les douze numéros de 1887, on voit des articles consacrés aux «Dictons des habitants de Khodortchour», à des «Manuscrits arméniens à Cracovie», au «Roi Archag», aux «Inscriptions cunéiformes de Persépolis» cohabiter avec des textes comme «Les classes sociales dans les sociétés humaines», «La découverte du vaccin contre la rage de Pasteur», «L'électricité et le chauffage domestique»,



«l'agronomie» et des commentaires. C'est-à-dire tout l'arsenal intellectuel nécessaire à la modernisation d'une société. La déclaration liminaire publié dans le n° 1 confirme du reste ce point:

«Յարտեւ գործել ժամանակին պահանջած փոփոխմամբ – ահաւասիկ Յառաջադիմութիւն: Գործն ու յառաջադիմութիւնը դիտել, դատել, եւ խորհրդածել...» որովհետեւ «Վիեննայի Մխիթարեան Միաբանութիւնս ալ չէր կրնար ժամանակիս պահանջմանցն առջեւ անտարբեր կենալ...»<sup>9</sup>:

Cette orientation franchement pédagogique «répondant aux besoins du temps» subit cependant des mutations profondes après 1920, lorsque les études arméniennes — qu'il s'agisse de philologie, d'histoire, d'histoire de l'art — prirent une place dominante dans la revue, qui est à présent publiée, malgré son intitulé, sous forme de volume annuel, avec un certain pourcentage d'articles en langues européennes autres que l'arménien. On peut aussi remarquer que si la revue était presque exclusivement composée, jusqu'aux années 1960, d'articles dus à la plume des savants pères Mékhitaristes de Vienne — Hagovpos Dachian, Krikoris Kalemkian, Nersès Akinian, Hamazazb Oskian et bien d'autres —, elle est à présent ouverte à des chercheurs de toutes nationalités. La philologie y occupe encore, avec à un degré moindre l'histoire, une place centrale.

Le cas de la revue *Panaser, revue d'archéologie, d'histoire, de linguistique et critique*, est d'une autre nature. Il s'agit cette fois-ci d'un périodique trimestriel franchement axé sur les études arméniennes. Dans la préface au n° 1, son Fondateur, Garabéd Basmadjian, annonce d'entrée que «չառքիչ բան ըսուած է տակաւին մեր ազգային հնախօսութեան, քննական պատմութեան եւ լեզուաբանութեան մասին: Առջեւնիս ունինք լայնածաւալ ծով մը, ուր կը վիստան բանասիրական ամէն տեսակ նիւթեր...

1. Հրատարակել մեր ազգային հնախօսութեան, պատմութեան վերաբերեալ հետազօտութիւններ... 2. Հայկական, պարսկական, ասորական, բաբելոնեան, չօչական բեւեռագրաց եւ այլ արձանագրութեանց բնագիրներուն վրայէն թարգմանել մեր ազգին եւ երկրին նկատմամբ այնտեսակ տեղեկութիւններ, որոնք բոլորովին անծանօթ մնացած են... 3. Հրատարակել Պարիսի, Լոնդոնի եւ Օքսֆորդի, նոյնպէս եւ մասնաւոր գիտնական, մեծ մատենադարաններուն մէջ պահուած հայերէն ձեռագրաց ցուցակներն, որոնք տակաւին անծանօթ եւ անմատչելի կը մնան գիտնական աշխարհի...»<sup>10</sup>:

Le premier article consacré aux «Campagnes de Darius en Arménie» publié dans le n° 1 par G. Basmadjian est déjà révélateur de l'excellent

9. Հանդէս Ամսօրեայ /Handès Amsoria 1 (1887), pp. 1-2.

10. Բանասէր /Panaser 1 (1899), pp. 1-2.

niveau de la revue et confirme les intentions de l'éditeur, qui publie certaines inscriptions en caractères cunéiformes de Persépolis et une multitude de commentaires dans lesquels il manie le persan, l'hébreu, le grec, le syriaque. Dans les numéros 2 et 3 on voit apparaître des articles signés par le Dr Vahram Torkomian, sur l'histoire de la médecine arménienne, de Hratchia Adjarian et d'Antoine Meillet, sur des problèmes de linguistique, du P. Soukias Baronian sur Ghazar Parbetsi, etc. *Panaser* est alors la revue d'études arméniennes la plus ouverte sur l'orientalisme en général et dont le profil se rapproche le plus des grandes revues savantes publiées en Europe. Quoi que pharmacien de formation, Garabed Basmadjian montre une érudition remarquable et s'avère un excellent animateur des études arméniennes en France.

La quatrième revue publiée en Europe, *Hantes Hayakidutian/Zeitschrift für Armenische Philologie*, eut une vie brève, avec deux volumes publiés en 1901 et 1902, sous la direction de Yeznig Yandjezian et de l'historien Hakob Manandian, qui complétaient alors leur formation au sein de l'école orientaliste allemande.

### 3— Les revues d'études arméniennes fondées en Europe après 1920.

Si les quatre revues d'études arméniennes fondées en Europe avant 1920 ont toutes pour origine les milieux arméniens et s'adressent en priorité aux lecteurs établis dans l'Empire ottoman ou au Caucase, en revanche, les périodiques savants qui voient le jour après 1920 sont presque tous en français, anglais, allemand ou roumain, car ils s'adressent dorénavant à un autre type de lecteurs, orientalistes européens et membres de la diaspora arménienne qui s'est formée à cette époque. Des revues parisiennes comme *Antasdan* (1952-1969), *Zvartnots* (1929-1967) et *Giank ev Arvest* (1931-1940) relèvent plus du périodique d'art ou de littérature et n'ont donc pas été prises en compte ici.

— La plus prestigieuse est incontestablement la *Revue des Etudes Arméniennes* (1920-1933 et 1964-...), fondée sous les auspices de la Société des Etudes Arméniennes et de grands orientalistes français comme Charles Diehl, Joseph. Laurent, Antoine Meillet, Frédéric Macler, Gabriel Millet, Gustave Schlumberger. Le premier tome, publié en 1920-1921 regroupait les travaux de ces savants, ainsi que des articles de Nicolas Marr, Louis Mariès, A. Tchobanian. Dans les années qui suivirent on y voit également la publication de travaux de Nicolas Adontz et d'autres savants arméniens réfugiés à Paris: Aram Andonian, A. Safrastian, Hrant Samuelian, Vahram Torkomian, Jean Zavriev, etc. Les libéralités de Boghos Nubar contribuèrent aussi à faciliter la publication régulière de la revue. Dans la déclaration liminaire du tome I, A. Meillet et F. Macler, le rédacteur,

annonce d'emblée que «*Les études arméniennes n'ont jamais possédé, de manière durable, un organe rédigé en une langue européenne. Et pourtant, il importe de les présenter au public savant sous une forme accessible... La nouvelle revue voudrait servir de centre aux études arméniennes chez les savants occidentaux...*»<sup>11</sup>. Elle fut plus que cela par la richesse de son contenu et l'ouverture qu'elle toléra vers les arts, notamment la peinture, voire la poésie. Il est du reste aisé de suivre l'évolution de la revue jusqu'à sa disparition, en 1933, grâce aux compte-rendus publiés à la fin de chaque volume. Minée par des problèmes financiers et la crise économique, la publication de la REArm fut interrompue en 1933.

La deuxième série de la Revue des Etudes Arméniennes fut inaugurée en 1964 grâce à Haïg Berbérian, le rédacteur, qui avait brièvement participé à la publication des derniers tomes de la première série. Facilitée par une subvention octroyée par la Fondation Calouste Gulbenkian, la Revue vit le jour sous forme de livraison annuelle et devint rapidement le périodique de référence dans le monde Occidental. A la mort de H. Berbérian, en 1978, la rédaction échut à Jean-Pierre Mahé, qui conserve jusqu'à présent ses fonctions.

— La revue *Armeniaca*, *Zeitschrift Für die Erforschung der Sprache und Kultur Armeniens*, publiée à Leipzig en 1926-1927, sous la direction de K. Roth, était en quelque sorte l'équivalent de la REArm pour le monde germanique. On y remarque notamment des articles sur l'architecture arménienne de Josef Strzygowski, de N. Adontz «Sur l'origine de Léon V, empereur de Byzance», etc. On y apprend d'autre part que «M. Y. Agathon bey a contribué à la publication de l'*Armeniaca*». Cette revue fut précédée de *Caucasica*, dirigée par le professeur A. Dirr, de l'université de Munich, et également publiée à Leipzig en 1924-1925. Elle contenait essentiellement des articles consacrés aux études géorgiennes et, dans une moindre mesure, aux études arméniennes.

— *Ani, revista de Cultură Armeană*, publiée à Bucarest de 1935 à 1938 et de 1941 à 1943, par l'éminent orientaliste et turcologue arméno-roumain Hagop Siruni Djololian: très lié à Siruni, l'académicien Nicolas Iorga apporta une contribution non négligeable à la revue, à laquelle collaboraient des savants comme Manouk Abeghian, H. Kurdian, Karl Roth, A. Tchobanian et bien d'autres. La revue cessa de paraître en 1943 et ne revit pas le jour après la Seconde Guerre mondiale, car H. Siruni eut de graves ennuis avec la nouvelle direction communiste du pays et fut déporté en Sibérie.

11. Tome, I, fasc. 1, pp. 1-2.

— *Vostan*, Cahier d'histoire et de civilisation arméniennes (1948-1949), est avant tout l'œuvre d'un homme, Roupén Kherumian, qui souhaite publier «des travaux qui apporteront des faits originaux ou des conceptions nouvelles... au public cultivé de l'Europe et de l'Amérique, [qui] ne possède sur l'Arménie que des idées floues et incertaines... Le savoir des Arméniens eux-mêmes ne dépassant pas toujours le niveau de quelques notions conventionnelles élaborées par de vagues autodidactes d'après la tradition mythologique ou cléricale... L'ambition des cahiers Vostan est de devenir un centre de recherches du passé et du présent de l'Arménie et de sa civilisation...». On y sent déjà des préoccupations diasporiques, avec un besoin évident de s'ouvrir sur les cultures environnantes et de former les nouvelles générations nées en Occident.

— La dernière née des revues contemporaines, *Studia Caucasica*, bien que très partiellement consacrée au domaine arménien, mérite néanmoins d'être signalée, puis qu'elle est un des rares périodiques émanant de la sphère culturelle anglo-saxonne européenne. Publiée à La Haye depuis 1963 sous la direction de Carl L. Ebeling (Université d'Amsterdam) et Aert H. Kuipers (Université de Leyde), elle avait dans son comité de rédaction un homme aussi illustre que Georges Dumézi.

En conclusion, on peut remarquer la mutation majeure intervenue après 1920 dans le domaine des revues d'études arméniennes, à savoir l'arrivée sur le marché de périodiques en langues européennes, émanant d'institutions occidentales, lesquels cohabitent avec des revues plus anciennes, qui ont elles-mêmes mutés au cours du temps et s'ouvrent désormais à des articles en français, anglais ou italien et collaborent avec des savants de toutes origines.

R. H. KÉVORKIAN